

Eh oui, la fête est finie, on range les tréteaux. Sur un banc, une petite fille s'amuse avec sa poupée, elle attend son papa, celui qui joue merveilleusement du banjo, un blues de La Nouvelle-Orléans flotte dans l'air. Dans les années vingt, un peu plus tôt ou un peu plus tard, treize musiciens périrent dans les flammes de l'enfer, tous des cinquantenaires qui avaient consacré leurs vies à la musique. Personne jusqu'à présent n'a résolu cette énigme, sauf peut-être cet enfant très sage, si intuitif ! Elle s'appelait Juliette de Bonneville.

CHAPITRE I

L'étrave du paquebot « SS Kaiser Wilhelm der Grosse » fendait allègrement le clapot croisé qu'un vent d'est avait creusé. La Manche, égale à elle-même, présentait un ciel gris voilé. Un léger brouillard résiduel limitait la vue à quelques milles. L'archipel des Scilly, puis le cap Lizard, la pointe la plus sud de la Cornouailles, défilait sur son tribord. Lancé maintenant à pleine vitesse, frôlant les vingt-cinq nœuds, l'Atlantique s'ouvrait majestueusement à lui. Dernier fleuron de la construction navale allemande des chantiers de Stettin, mis à l'eau le 4 mai 1897, il entamait en ce mois de septembre de la même année, son voyage inaugural Bremerhaven-New York. Son commandant ne cachait pas son intention de ravir aux compagnies anglaises, pour la première fois, le fameux ruban bleu qui était détenu par la « Cunard Line » avec son « Lucania ». Le jury chargé de décerner « l'Hales Trophy » l'attribuait sur la base de la vitesse moyenne en raison de la diversité des routes et de la distance parcourue. Forts de ses moteurs qui développaient plus de trente-deux mille chevaux, le capitaine et son équipage pouvaient espérer s'emparer du trophée.

Cette magnifique unité affichait une fière allure avec sa coque noire élancée de deux cents mètres de long, ses superstructures blanches, ses trois ponts, réservés à chaque catégorie de passagers. Ses quatre imposantes cheminées jaunes et ses deux mâts, derniers vestiges de la marine à voiles, complétaient cette silhouette élégante. Pour la première fois, les responsables du chantier naval avaient pris soin de s'entourer des talents du célèbre styliste Johannes Poppe, pour signer la décoration intérieure. Sa salle à manger avec son plafond élevé et son débordement de riches ornements symbolisait à merveille le genre baroque revisité. Le sillage du navire, tout aussi impressionnant, s'étendait loin en arrière, créant un train de vagues à hauteur respectable. Une myriade d'oiseaux affamés suivait en piaillant de leurs cris stridents, attendant sans doute que les cuisines du Transatlantique déversent dans l'océan leurs détritits.

Accoudé au bastingage sur la partie arrière du pont des troisièmes classes, un passager regardait avec allégresse le ballet de ces palmipèdes qui rasaient les flots en prédateurs voraces à la recherche d'une nourriture. La première strophe d'un célèbre poème de Baudelaire lui revint à l'esprit. Ces mouettes et ces goélands ne possédaient pas la beauté de cet oiseau des mers australes ni l'envergure impressionnante de ses ailes, mais pour son plaisir, il se murmura les premiers vers :

*Souvent pour s'amuser, les hommes d'équipage
Preignent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.*

Sa rêverie continua ainsi longtemps, jusqu'à la tombée du jour. Il pensa avec émotion aux membres de sa famille. Il laissait loin derrière lui, son frère, sa belle sœur dans leur petite ferme de son enfance, son jeune neveu, son filleul, qu'il considérait un peu comme son fils. Le froid et l'humidité le poussèrent à rentrer. Il passa sa première nuit en mer, s'endormant, bercé par une légère houle, songeant peut-être aux aventures qui l'attendaient sur le nouveau continent. Le lendemain, après un petit déjeuner frugal, difficile à avaler, il décida d'aller prendre un peu d'air frais. Il commença par se perdre dans le dédale des coursives, se heurta à plusieurs reprises aux portes grillagées et cadénassées qui donnaient accès au pont des premières classes. Le soleil, donnant sur l'arrière du bateau, avait succédé à la grisaille de la veille. Une mer d'huile faisait place à la grande houle du début de la traversée, seul l'imposant sillage du navire rayait cette surface uniforme tout irisée. Les mouettes et autres goélands avaient lâché prise. L'horizon s'étalait à perte de vue, dans toute sa nudité. Il riait de plaisir en offrant son visage aux rayons lumineux, puis il décida de partir à la découverte de ce lieu si nouveau, si particulier et étrange à ses yeux. Les coursives débouchaient sur de vastes ponts, remplis de chaises et transats mis à la disposition des usagers. Malgré l'heure matinale, de nombreux passagers, aux traits plus ou moins barbouillés, arpenaient leur surface d'un pas incertain. Plus de mille personnes voyageaient en troisième classe, beaucoup d'entre eux éprouvaient le besoin de respirer l'air frais du large, pour retrouver quelques couleurs. Au cours de sa marche, il se heurta à un portillon métallique, à hauteur de ceinture, fermé à l'aide d'une chaîne et d'un cadenas. Une bouée rouge circulaire, frappée aux armes de la compagnie marquait d'une façon très symbolique la séparation des familles aisées avec celles des pauvres. Les passagers des premières et secondes classes, se comptaient moins nombreux, à peine quatre cent cinquante. Ils déambulaient par couples ou petits groupes, surtout des jeunes gens comme lui, devisant, gloussant de mille propos, vêtus de somptueuses toilettes. Leur élégance et leur

raffinement, les différenciaient d'autres voyageurs. Son attention s'attarda un moment sur trois demoiselles accompagnées par une personne plus âgée, qui marchait seule, en retrait, comme un chien de garde. Il apprendra plus tard qu'une tante avec ses deux filles et sa nièce constituait ce divertissant quatuor. Elles bavardaient en langue française, riaient à gorge déployée de leurs plaisanteries respectives. L'une d'elles, la plus grande et aussi la plus gracieuse à ses yeux, se retourna dans sa direction. Leurs regards se croisèrent furtivement avec intensité, puis elle reprit son babillage avec ses amies, déployant avec beaucoup de coquetterie, son ombrelle colorée qu'elle faisait virevolter par jeu, entre ses doigts agiles. Il eut juste le temps de voir les traits de son beau visage. Ses longues boucles noires en cascade courraient à mi-épaules sur son étole argentée. Il resta ainsi comme statufié, pendant qu'elle s'éloignait.

Quand le groupe disparut à ses yeux, il prit conscience d'un sentiment étrange. Il se sentit, troublé et perplexe à la fois d'éprouver une telle émotion. Il avait déjà fréquenté de nombreuses jeunes filles dans sa vie de dandy fauché, un brin libertin. Il avait dû interrompre de courtes études entamées à l'école supérieure de commerce de Linz, faute d'avoir obtenu en définitive la bourse qu'il espérait. Beau garçon, aux traits de visage finement dessinés, il attirait le regard des femmes. Son atavisme paysan, les travaux des champs dans son adolescence l'avaient doté de larges épaules et d'une force peu commune. Ses yeux bleus, à la fois tendres et malicieux complétaient le portrait d'un séducteur redoutable, mais jusqu'à présent, il n'avait guère éprouvé beaucoup de sentiments amoureux. Il se demanda s'il ne devenait pas déjà victime de cette ambiance romantique propre aux grandes croisières océaniques. Il décida qu'il reverrait à tout prix cette jeune fille, malgré tous les risques encourus, mais de la journée, elle ne réapparut pas. Au matin du troisième jour de traversée, il se posta au même endroit, à une heure identique. Il patientait depuis une trentaine de minutes et désespérait de son attente. Soudain, elle arriva, elle était seule, ce qu'il interpréta comme un bon présage et le dota d'une certaine hardiesse ! Il s'inclina d'un léger signe de tête, n'osant guère plus s'engager. Elle lui rendit son salut par un magnifique sourire. Personne ne le regardait, il enjamba prestement la barrière sans plus réfléchir à l'audace qui l'animait. Malheureusement, il s'empêtra dans un orin qu'il n'avait pas vu, trébucha et s'étala de tout son long dans une position peu avantageuse pour une tentative de séduction.

– Monsieur, je ne vous ai pas demandé de vous jeter à mes pieds aussi rapidement, s'esclaffa la jeune personne avec humour, en se retenant de ne pas pouffer de rire.

– Mademoiselle, mon attention était toute autre, j'envisageais d'abord de me présenter, balbutia-t-il, bien marri de sa mésaventure, la présence de cet obstacle a effectivement précipité les choses.

Il se releva avec souplesse, ignorant, vexé, le bras qu'elle lui tendait en souriant.

– Constatez, très cher que je vous ai offert ma main, et que vous l'avez refusée.

L'humour surprenant de la jeune femme le fit éclater de rire à son tour, la glace était rompue. Originaire de La Nouvelle-Orléans, son père possédait une importante plantation de coton. Son aisance financière lui avait permis de faire cadeau à tous d'un voyage d'un mois en Europe. Elle avait visité et séjourné avec sa tante et ses deux cousines dans les trois principales capitales de l'Europe, à savoir Paris, Vienne et Berlin. Très vite, ils se trouvèrent beaucoup de goûts communs, en particulier dans le domaine de la littérature et plus précisément de la poésie. Charlotte, elle s'appelait ainsi, poursuivait de solides études classiques dans un collège privé ouvert seulement aux élèves de race blanche. Elle avait souffert d'être séparée à cette occasion de celle qu'elle considérait comme sa sœur, une dénommée Harietta, la fille de sa nounou noire qui les avait élevées ensemble. Lui ne cacha rien et révéla à son tour ses origines paysannes beaucoup plus humbles, la pauvreté de sa famille, qui l'avait poussé à s'exiler sur le nouveau continent dans l'espérance d'une vie meilleure. Sa sincérité et sa franchise la touchèrent profondément. Elle accepta de le revoir le lendemain, sans pouvoir garantir l'heure. Elle devrait user de stratagème pour parvenir à se libérer de son petit monde. Elle était bien décidée à vaincre les obstacles pour rencontrer cet homme qui avait déclenché en elle un trouble, encore trop récent pour y accoler le nom d'un quelconque sentiment. Ils se retrouvèrent l'après-midi au même endroit. Elle arriva avec un peu de retard, sa tante se reposait, mais ces deux cousines lui collaient aux basques. Elle dut prétendre une grosse migraine pour leur échapper. Les jeunes gens reprirent leurs conversations sur un sujet qui leur tenait à cœur, la poésie. Ils échangèrent leurs impressions sur Schiller et se mirent d'accord en riant pour dire qu'ils le trouvaient un peu trop pompeux et solennel. Ils avaient ressenti le même plaisir à la lecture des « Souffrances du jeune Werther » de Goethe, mais surtout, ils se découvrirent une passion commune pour Baudelaire, ayant pratiqué tous les deux l'apprentissage du français pour des raisons différentes. Tour à tour, ils se récitèrent un poème extrait des « Fleurs du mal », l'un prenant le relais de l'autre à l'occasion d'un trou de mémoire. Ce jeu entraînait des fous rires souvent incontrôlables qui les laissaient hors d'haleine quelques instants. Ils vécurent un grand moment d'émotions lorsqu'ils déclamèrent ensemble, le plus sereinement possible « La vie antérieure » qu'ils connaissaient parfaitement tous les deux et qui était si appropriée à l'ambiance.

*J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
que les soleils marins teignaient de mille feux,*

*et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.*

Les houles, en roulant...

Un court silence suivit la fin du poème, le temps se figea comme pour immortaliser cet instant de bonheur commun. Comme par enchantement, cette partie du pont était devenue déserte. Un espace nimbé les enveloppait et leur offrait sa protection, ils étaient seuls au monde. Ils échangèrent leur premier baiser. Tout à leur émoi, ils s'aperçurent après un long moment que le jour avait fort décliné. Ils se retrouvaient isolés, parce que les passagers, poussés par la fraîcheur de la nuit tombante, s'étaient réfugiés dans les salons. Ils éclatèrent de rire, elle partit en courant, sa petite sphère familiale devait la rechercher dans tout le navire. Pendant tout le reste de la traversée, ils étaient obligés d'user de mille ruses pour se rencontrer, parfois pour de très courts instants. Lui prenait le risque de se faire reconduire « manu militari », s'il était surpris au milieu des premières classes, elle prétextait des nausées et des migraines pour échapper à la surveillance de sa « duègne » de tante et aux bavardages puérils de ses cousines. Tout se passa finalement le mieux possible pour eux. Éros ou un tout autre dieu leur avait accordé sa protection. Il trouva le temps de lui parler d'un jeune écrivain autrichien qu'elle ne connaissait pas. Il l'avait rencontré à Linz pendant son court séjour dans cette ville, à l'occasion de soirées quelque peu arrosées, mais qu'il omit bien de préciser dans l'instant. Il s'appelait Rilke, Rainer Maria Rilke. Ce dernier lui avait confié quelques poèmes qui devaient faire partie de son premier recueil. Charlotte trouva ce travail intéressant, une belle écriture, avança -t-elle, mais pas tout à fait aboutit à son goût. Lui fut frappé de la pertinence de sa remarque. À la fin de la deuxième semaine du trajet, ils décidèrent, quelque soit les évènements futurs que leur destin fut scellé. Rien, sinon la mort, ne pourrait les séparer. Il chercherait un emploi à La Nouvelle-Orléans pour vivre près d'elle et demanderait sa main à son père. Charlotte se sentait la force de convaincre ce dernier qui voulait pour sa fille un beau et riche mariage avec un garçon de bonne famille, issu du même milieu. Dans ce pays, malgré l'exceptionnel mélange des races, et des cultures, on ne badinait pas avec ces principes d'une rare rigidité. Ils se jurèrent mutuellement leur amour et échangèrent un suprême baiser quelques heures avant l'arrivée. Au moment de l'accostage du navire, et le débarquement des premiers passagers, ils s'aperçurent une ultime fois, leurs regards se croisèrent un court instant avec une intense émotion, avant que la foule les sépare. Un tohu-bohu et un charivari indescriptible régnaient sur les quais, les sirènes du paquebot se mirent à mugir, des centaines d'autres lui répondirent en un concert fracassant. Le « SS Kaiser Wilhelm der Grosse » pour sa traversée inaugurale, venait de ravir le ruban bleu avec une moyenne de plus de vingt-deux nœuds !

